

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 26.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 29 JUIN 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures : L'incendie à Saint-Jean ; Exécution des assassins des consuls de France et d'Allemagne à Salonique ; Combat de l'Oued-Isly (Maroc) ; La manifestation des Softas. — Les pauvres en habit noir. — Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. — Correspondance. — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite). — La procession de la Fête-Dieu. — Neuf jours chez un Trappeur (suite). — Le dîner offert à lord Dufferin par les citoyens de Québec. — Comment les Romains fournissaient leur table. — Les marottes. — Conseils d'hygiène pratique. — Nouvelles générales. — Littérature canadienne : Le Roi des Etudiants (suite). — Epizootie. — Economie domestique. — Hôtel Richelieu. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le jeu de Dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Constantinople ; Manifestation des Softas ; la rue Divan-Yolou une heure avant l'arrivée des nouveaux ministres, le 12 mai 1876 ; Maroc : Le combat de l'Oued-Isly, près de Ouedjeda, entre les Angad et les Beni-Senassen ; Le grand incendie à Saint-Jean, province de Québec ; Evénements d'Orient : Les premières exécutions des assassins des consuls de France et d'Allemagne sur le quai de Salonique, le 6 mai, à cinq heures du soir.

NOS GRAVURES

L'incendie à Saint-Jean.—Tout le pays s'est ému du désastre qui, si tôt après celui de Québec, est venu fondre sur la ville de Saint-Jean. Lundi matin, le 19 juin, les citoyens de Montréal se rencontraient le front triste, le regard plein d'alarmes. La sympathie pour le malheur de leurs voisins de Saint-Jean semblait les absorber. L'incendie de dimanche formait l'unique sujet de conversation. "Saint-Jean est détruit," se disait-on ; "les pertes sont au-delà de \$1,500,000 ; il y a des centaines de familles sans logement et les marchands sont ruinés." D'autres s'apitoyaient sur les pertes immenses que devaient subir les compagnies d'assurances. Et tous n'avaient que trop de raison pour leurs lamentations.

En effet, dimanche, le 18, vers huit heures du matin, on découvrit que le feu exerçait des ravages dans des piles de planches en arrière du moulin à scie de M. Bousquet. L'incendie se propagea rapidement, et bientôt tout le bois et la scierie furent consumés. Un fort vent du sud soufflait alors, et les flammes se répandirent avec une grande rapidité.

Le feu prit son origine dans les moulins de M. Bousquet, qui ont toujours fait la terreur des hommes d'affaires de Saint-Jean, à cause de leur position au sud de la ville. Un vieux marchand disait qu'il ne s'était jamais couché sans éprouver de crainte de ce côté, parce que le vent du sud souffle aussi régulièrement que le dimanche arrive chaque semaine.

Aujourd'hui, cet homme est ruiné, ayant subi \$20,000 de pertes et n'ayant que \$5,000 d'assurance.

Vers 8.45 heures a.m., le feu s'était étendu jusqu'au coin de la rue Partition, après avoir détruit la maison de douane, les bureaux de poste, du télégraphe et de l'express.

A 10.45 heures a.m., toute l'étendue de la rue Richelieu, du sud au nord, était en proie à l'élément destructeur. Pas une seule bâtisse n'a échappé au désastre sur cette rue, la principale de Saint-Jean et le centre des affaires.

Le côté Est de la rue Champlain est aussi en grande partie consumé.

\$80,000 valant de matières premières ont brûlé avec la manufacture de laine.

Le feu se communiqua au pont qui conduit à Saint-Athanase et à deux berges, et au steamer *Montréal* qui fait le service de remorqueur ; les berges brûlèrent complètement, et le steamer fut conduit au milieu de la rivière et ne souffrit que peu de dommage.

Les autorités municipales télégraphièrent à Montréal et à Saint-Albans pour du ser-

cours, le service de l'aqueduc étant presque inutile. Ces deux villes s'empressèrent d'envoyer des engins et leurs brigades de pompiers, qui firent de grands efforts pour arrêter l'incendie. Ceux de Saint-Albans s'en retournèrent vers cinq heures du soir. La brigade de Montréal resta jusqu'à minuit, et ne s'en alla qu'après avoir maîtrisé complètement le feu.

La succursale de la banque des Marchands et la banque de Saint-Jean furent brûlées, mais les voûtes sont en parfait état et ne souffrirent pas de l'incendie. L'argent, les billets et les documents de toute espèce se trouvent sauvés. La bâtisse de la banque de St. Jean était pleinement assurée. Ces deux institutions financières ne souffrent donc aucune perte.

Les flammes se propagèrent de l'extrémité sud jusqu'à l'extrême limite nord de la rue Richelieu.

Les deux seules bâtisses qui furent sauvées sont la résidence de M. Bull, contre-maître du moulin, et la maison de M. F. Monnette, dans la partie nord de la ville. La nouvelle terrasse récemment construite par M. Ryder à quelque distance de là, vers le nord, fut aussi conservée.

Le vent qui, durant ce temps, soufflait avec violence, emportait les étincelles en dehors de Saint-Jean, et les granges et dépendances de M. Samuel Vaughan en dehors des limites de la cité furent détruites. Sa demeure échappa au désastre comme par miracle.

Tous les principaux hôtels étant en ruines, grand nombre de personnes se logèrent provisoirement dans les casernes.

Une promenade dans le quartier incendié offrait au regard le plus triste et le plus désolant spectacle. On voyait des marchands contemplant les décombres qui étaient hier des établissements ayant des fonds de commerce de cinquante à soixante-quinze mille dollars, aujourd'hui tout réduits en cendres, et des familles sans abri et sans argent se livrant à l'angoisse la plus poignante.

On dit que deux personnes devinrent la proie des flammes. Les ossements de madame Lynch, ont depuis été trouvés.

Toutes les places d'affaires un peu importantes de la ville furent détruites. On évalue les pertes à près de deux millions de dollars.

Les pertes se divisent à peu près comme suit entre les différentes compagnies d'assurance :

Royale Canadienne.....	\$64,000
Citoyenne.....	17,800
Provinciale.....	28,000
Nationale.....	22,000
Agricole.....	6,400
Stalacona.....	53,200
Royale d'Angleterre.....	50,000
Liverpool, London & Globe.....	40,000
Phoenix.....	20,000
Queen.....	20,000
Northern.....	20,000
Scottish Imperial.....	12,000
Ætna.....	12,000
Western.....	5,000
Commercial Union.....	5,000
British American.....	5,000
North British & Mercantile.....	5,000

Total, environ..... \$385,400

Quant à l'origine du feu, on est d'accord que c'est l'œuvre d'un incendiaire. L'heure était choisie avec une science infernale ; car c'était précisément le moment, paraît-il, où l'ingénieur, ayant laissé tomber les feux qui produisaient la vapeur, force motrice des pompes de l'aqueduc, vidait les chaudières pour les nettoyer. La conséquence fut que, pendant qu'on remettait

l'eau dans la chaudière et que la vapeur s'élevait, le feu consumait les maisons, et fondant les tuyaux, donnait mille issues par lesquelles la force de l'eau se perdit, lorsqu'on voulut la diriger sur les maisons en flammes.

La ville se rebâtera sans doute de suite ; et nous pensons bien que le service des chaudières à vapeur sera doublé, afin d'en avoir toujours une qui fonctionnera pendant qu'on répare l'autre.

Les gravures que nous donnons des diverses scènes de l'incendie font voir, plus complètement que ne le pourrait la description la plus circonstanciée, la triste ruine qui occupe le terrain jadis couvert de bâtisses élégantes et solides, et de rues que le commerce et l'industrie égayaient de leurs joyeux bourdonnements.

Exécution des assassins des Consuls de France et d'Allemagne à Salonique.

—Le jour même de l'arrivée de l'escadre française, ayant l'amiral Janrès à bord, a eu lieu l'exécution de six condamnés. Il faut reconnaître que les turcs sont passés maîtres dans ces sortes d'opérations et qu'ils y procèdent avec une admirable simplicité. Voici comment les choses se sont passées : Un carré de troupes s'est formé sur le quai. Au centre, on a planté neuf poteaux, dont trois sont restées inoccupées. Les condamnés ont été amenés de la frégate amirale turque, et ils se sont laissé pendre sans grandes protestations. Plusieurs d'entre eux, avec ce mépris de la mort qui est un trait du caractère musulman, disposaient la corde autour de leur cou.

Puis, pour la plus grande facilité de l'opération, on a apporté des chaises d'un café voisin. On en a placé une sous chaque poteau, et les condamnés y sont montés philosophiquement. Quand ils eurent la corde serrée autour du cou, on a retiré les chaises et tout a été fini. Les officiers de chaque bâtiment français et un officier allemand assistaient à l'exécution.

Les troupes turques sont restées à leur poste jusqu'au coucher du soleil ; à ce moment, on a détaché les malheureux pour les enterrer. Les officiers turcs ne paraissent nullement émus de ce spectacle : assis sur les chaises qui avaient servi à l'exécution, ils fumaient tranquillement leur pipe à l'ombre des pendus.

Combat de l'Oued-Isly (Maroc).

—Les bords de l'Oued-Isly, célèbre déjà par la bataille qui fut gagnée par le maréchal Bugeaud, viennent d'être le théâtre d'un sanglant combat entre les Angad et les Beni-Senassen, tous sujets marocains. Depuis deux ans, des luttes intestines divisent ces deux populations, dont l'une est arabe et l'autre berbère ; les Angad occupent la région plate qui s'étend des contre-forêts des Beni-Senassen jusqu'à la limitée des Marnia, poste frontière de l'Algérie avec le Maroc : les Beni-Senassen habitent un pâté montagneux, tourmenté, défendu naturellement par de longues crêtes qui dominent des pentes abruptes. Ces deux peuplades limitrophes, unies d'abord par des intérêts communs, vivaient autrefois en assez bonne intelligence et se confondaient dans la ville d'Oudjeda, qui s'élève au milieu de leurs territoires. Mais entre Berbères et Arabes une entente soutenue est rare, et à propos de rivalités d'autorité, la lutte éclata. Les préoccupations de toutes sortes qui ont absorbé le nouvel empereur

du Maroc, le manque de troupes, ne lui avaient pas permis de mettre fin à cette guerre qui trouble les confins de son empire.

Cependant, depuis quelques mois, une trêve tacite avait suspendu les hostilités. Sur ces entrefaites, est arrivé le chérif Sidi-El-Hadj-Abd-Esselam, qui, entre autres missions, devait réconcilier les deux partis. Son titre de descendant du Prophète, le prestige immense qui se rattache à ce chef de l'ordre religieux et si puissant de Sidi-Moulay-Ettieb, enfin sa venue de la part de l'empereur du Maroc, toutes ces puissantes considérations faisaient regarder comme chose certaine la paix entre les Angad et les Beni-Senassen. Le contraire a eu lieu.

En effet, le chérif a quitté Tlemcen il y a quelques jours pour se rendre à Oudjeda ; il avait annoncé préalablement son arrivée aux Angad et aux Beni-Senassen, en les invitant de se rendre auprès de lui et en leur recommandant expressément de s'abstenir de toute hostilité.

Le 8 avril, le chérif, arrivant à Oudjeda, entendait une vive fusillade, et bientôt apercevait la fin du combat qui venait d'avoir lieu et qui se terminait par la déroute complète des Beni-Senassen que les Angad ont poursuivis et tués jusque sous les oliviers d'Oudjeda.

C'est au moment du départ du chérif de Marnia que les Beni-Senassen en grand nombre, sous la conduite de Ben-El-Bachir, leur chef, avaient pris position sur l'Oued-Isly ; ils étaient plus de 3,000 et tous en armes. Poussés par leurs sentiments d'animosité, ils attaquèrent deux campements de Angad, qui, confiants dans la venue du chérif, ne se gardaient pas. Néanmoins, des coups de fusils furent échangés, et alors toute la cavalerie des Angad, qui était à quatre kilomètres de ce point, accourut au bruit de cette fusillade. Jugeant aussitôt que les Beni-Senassen s'étaient joués d'eux, les cavaliers chargèrent sur ces derniers avec une telle impétuosité que toute l'infanterie des Beni-Senassen ne put se masser et fut coupée en pièces. Deux de leurs chefs tombèrent et la déroute commença ; elle devint complète par l'arrivée des Mehaya, les alliés des Angad, qui débouchèrent par le col de Chayr et prirent en flanc les Beni-Senassen. Ceux-ci furent alors tués en détail et pourchassés jusque sous les murs d'Oudjeda. Plus de deux cents cadavres sont encore maintenant disséminés de l'Oued-Isly à Oudjeda et servent de pâture aux vautours et aux bêtes fauves. Les Beni-Senassen, atterrés, se sont réfugiés dans leurs montagnes, qui retentissent des gémissements des veuves et des orphelins.

Cette partie de l'Afrique septentrionale a toujours été, d'ailleurs, bouleversée par des luttes interminables, et le nom d'Oudjeda apparaît dans toutes les chroniques anciennes. Oudjeda est une ville arabe de 5,000 âmes environ ; elle est située au pied des Beni-Senassen et n'est qu'à 20 kilomètres de la ligne de frontière française ; sa situation, déjà importante au point de vue politique, ne l'est pas moins comme importance de transactions commerciales : elle sert d'entrepôt à tous les produits qui s'échangent entre le Maroc et l'Algérie ; cette ville ancienne excite la curiosité à cause de ce cachet de mystère qui l'entoure, parce que son accès est, sinon impossible, du moins difficile à tout Européen.